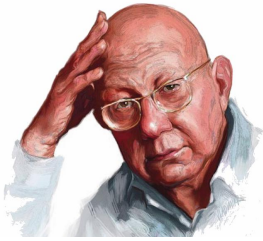


Les divertisseurs*

Cornelius Castoriadis, 1977

(suivi d'un échange avec André Gorz)



Je n'en ai pas attendu les spécimens les plus récents pour parler des modes parisiennes, de l'encombrement des marchés par les collages d'une pop' philosophie en plastique ou du provincialisme de la ci-devant capitale de la culture universelle¹. Mais la succession des modes n'est pas une mode : c'est le mode sous lequel l'époque, en particulier en France, vit son rapport aux « idées ». Les collages successifs composent un collage d'ensemble, dont on peut de plus en plus cerner la fonction.

Certes, on ne saurait réduire la signification d'une pensée ou d'un corps d'idées à une fonction sociale et historique ; cette réduction, comme aussi celle de l'« archéologie », est un des procédés par lesquels l'idéologie contemporaine essaie d'éviter la question du vrai et du faux. Mais, précisément, ce n'est pas à de la pensée que nous avons affaire ici, ni même à des idées. Il s'agit des vagues successives de l'idéologie complémentaire du système dominant. Pendant que l'idéologie principale continue d'essayer, tant bien que mal — elle est bien mitée, la pauvre —, de persuader les gens que le problème de la société ne se pose pas, ou qu'il est en voie d'être résolu par la majorité, ou qu'il le sera demain par l'opposition, une fonction plus subtile est accomplie par des idéologues plus subtils auprès d'un public plus subtil lui aussi. Certes ce public n'est qu'une infime fraction du « pays réel ». Son importance qualitative potentielle est pourtant considérable. Positivement : ce qu'il pense aujourd'hui sera pensé demain ou plus tard par un nombre beaucoup plus important (via l'éducation nationale, les media, etc.) Négativement : s'il commençait à penser mal (avoir des idées pertinentes sur les questions pertinentes), il pourrait devenir ferment dangereux.

Pour comprendre la fonction et le mode d'opération de l'idéologie complémentaire, il suffit de comparer : les problèmes effectifs qui se sont posés depuis trente ans et qui correspondaient aux traits nouveaux et profonds de la situation française et mondiale, sociale et culturelle ; et les axes des successifs discours à la mode, les questions qu'ils soulevaient et celles qu'ils éliminaient, les réponses qu'ils fournissaient. Conclusion claire et immédiate : ces discours ont fonctionné pour qu'il ne soit pas parlé des problèmes effectifs, ou pour que ceux-ci soient déportés, recouverts, distraits de l'attention du public. Les experts militaires américains appellent decoy le missile vide de charge nucléaire, le

* Le texte « Les divertisseurs » de Cornelius Castoriadis a été publié initialement dans le numéro 658 (20-26 juin 1977) de l'hebdomadaire « Le Nouvel Observateur ». La réaction d'André Gorz « Sartre et les sourds » l'a été dans le numéro suivant (689 du 27-03 juillet 1977). La « Réponse à A. Gorz » de C.C. est parue la semaine suivante (n°670 du 04-10 juillet 1977). Les deux textes de C. Castoriadis ont été réédités dans « La Société française », 1979, UGE.

¹ Par exemple, dans l'« Avertissement » et l'introduction à « La société bureaucratique », vol. I, 10/18 », 1972.

missile-leurre qui doit concentrer sur lui les moyens antimissiles de l'ennemi pour augmenter les chances des autres de passer. Mais le terme militaire traditionnel de diversion convient aussi bien. Voyons plutôt.

Dans la première phase de l'après-guerre, les problèmes réels ont nom : stalinisme en général et, en France, nature du régime soviétique et des « socialismes » qui champignonnent en Europe de l'Est et en Chine, guerre froide. La scène est remplie par Sartre : que dit-il ? A partir de 1952, il fournit au stalinisme, y compris à l'écrasement de la révolution hongroise, une justification (non marxiste). Puis, lorsque l'inadéquation et l'insuffisance du marxisme deviennent flagrantes et leur question commence à être soulevée, Sartre « découvre » le marxisme et, s'aidant d'un « Que sais-je ? » d'économie, veut en fabriquer une nouvelle version. Puis encore, à peine marxiste, Sartre devient « tiers-mondiste », escamotant ainsi le problème social et politique, interne des pays ex-coloniaux (comme du reste des pays industrialisés), et la tragédie de ces pays qui n'accèdent à l'indépendance que pour tomber sous la domination d'une bureaucratie souvent dérisoire mais toujours cruelle. Faisons-lui grâce de sa période maoïste. Appréciations trop sévères ? L'intéressé lui-même écrivait récemment que « Socialisme ou Barbarie » avait raison à l'époque mais tort de le dire (donc, Sartre a raison d'avoir eu tort). Les murs ne s'écroulent pas, et le papier supporte tout.

Après 1958, le pays entre définitivement dans l'ère du capitalisme moderne. Expansion économique, bureaucratisation accélérée de toutes les sphères de la vie sociale, manipulation planifiée des gens comme travailleurs, consommateurs, citoyens, époux, élèves, etc., apathie et privatisation s'installent. Sont requises : au plan théorique, une nouvelle analyse d'un système dont visiblement le problème central n'est pas celui des « contradictions économiques » mais l'antinomie entre la transformation des gens en exécutants passifs des ordres des dirigeants et l'impossibilité pour le système de fonctionner si jamais il parvenait à imposer effectivement cette transformation. Au plan pratique-politique, l'extension de la problématique révolutionnaire à tous les domaines de la vie, et en premier lieu à la vie quotidienne ; et l'accent à mettre sur l'activité et la lutte autonomes des humains comme sujets contre un système aliénant. Au plan des idées, la démolition de la représentation mystificatrice que le système donne de lui-même comme « scientifique », « rationnel », etc. — donc, la dénonciation de l'idéologie de la « science » et du « savoir » qui en est devenue la dernière justification.

C'est précisément alors que le structuralisme devient mode dominante. Epoque des âneries sur la mort de l'homme, du sujet, de l'histoire, etc., des discours vides sur la « scientificité » et l'« économie » (sans que la « science » marxo-althusserienne produise un seul énoncé qui dise quelque chose sur l'économie effective), de la dénonciation de l'idée d'aliénation (c'est-à-dire de l'hétéronomie) comme « hégélienne », de l'escamotage continué de la bureaucratie et du stalinisme par le silence pur et simple ou par l'imputation des camps de concentration à l'« humanisme » de Staline — par où Althusser a fait mieux qu'Aragon dans le déshonneur, ce qui n'est pas un mince exploit. Le papier supporte tout, un certain public aussi. Alors que les gens sont de plus en plus opprimés au nom de la « science », on veut les persuader qu'ils ne sont rien et que la « science » (« inouïe science révolutionnaire » des pâmoisons d'Althusser) est tout. Alors qu'une nouvelle contestation se développe, que les gens cherchent, et commencent à créer de nouvelles attitudes, normes, valeurs, on met l'accent sur les « structures » pour évacuer l'histoire vivante.

L'histoire vivante évacuera, en le ridiculisant, le structuralisme. Grèves sauvages dans les pays industrialisés ; Berkeley ; mouvements massifs et « informels » aux Etats-Unis (Noirs, jeunes, femmes, lutte contre la guerre du Viêt-nam) ; mouvements étudiants en Europe ; enfin Mai 68. On peut chercher à la loupe chez Sartre, Lévi-Strauss, Lacan, Althusser, Foucault, Barthes, etc., une seule phrase qui, de près ou de loin, soit pertinente soit pour la préparation de Mai, soit pour sa compréhension après coup. On ne la trouvera pas. Nos intellectuels parlent-ils pour ne rien dire ? Non point. Ils parlent pour que les gens pensent à côté.

Mai et sa suite posent des problèmes considérables. Le plus important (à mes yeux, évidemment) : comment cette formidable explosion pouvait-elle dépasser le stade de la simple explosion sans perdre sa créativité, comment ce fantastique déploiement d'activité autonome pouvait-il instituer des organisations collectives durables qui l'expriment sans le dessécher ou le confisquer, comment les contenus qu'il créait à profusion pouvaient-ils trouver les nouvelles formes — surtout politiques — qui leur permettraient d'accéder à une pleine effectivité social-historique ?

Problème totalement évacué. Les divertisseurs sont là. Les uns font joujou avec le « désir », la « libido », etc., dénoncent la responsabilité comme « un terme de flic » ; piègent et se piègent dans le cul-de-sac de la schizophrénisation. Leur complément rigoureux, Foucault (« Ce siècle sera deleuzien ou ne sera pas », dit-il. Rassurons-nous : il n'est pas) présente toute la société comme entièrement résorbée dans les rets du pouvoir, gommant les luttes et la contestation interne qui mettent celui-ci en échec la moitié du temps. (Aux dernières nouvelles, il a découvert lui aussi une « plèbe » - mais qui se « réduit » dès qu'elle « se fixe elle-même selon une stratégie de résistance ». Résistez si cela vous amuse - niais sans stratégie, - car alors vous n'êtes plus plèbe mais pouvoir.) D'autres, enfin, développent à neuf ou continuent une formidable entreprise de mystification, faisant du totalitarisme maoïste le dernier espoir de l'humanité. Sinistre farce qui durera au moins huit ans (et toujours pas terminée : « ... L'aventure maoïste, [...] [je] la tiens encore aujourd'hui pour une des très grandes pages de la récente histoire de France », dit Bernard-Henri Lévy. Malheureux pays : les grandes pages de ton histoire s'écrivent lorsque les gens confondent camp de concentration et liberté. Pendant huit ans, plusieurs de ces phares de l'esprit qui découvrent maintenant le totalitarisme enseignent à la population que penser, c'est penser Mao Tsé-toung.

Aujourd'hui, la situation française est codéterminée par l'échéance des élections de mars 1978. Une fois n'est pas coutume : il se trouve qu'en fonction d'une série de facteurs bien connus ces élections dépassent, par leurs effets potentiels, le rituel électoral habituel. Ces effets ne sont pas là où font mine de les voir les états-majors des partis. Les élections peuvent déclencher des actions et des réactions de la population, son entrée dans l'activité politique — et cela dans une situation extrêmement complexe et difficile. Une foule de problèmes sont à soulever et à discuter dans cette perspective².

La nouvelle vague des divertisseurs — autobaptisés, par double antiphrase, « nouveaux philosophes » — accomplit à son tour sa fonction historique en déplaçant les questions — ou en recouvrant d'avance les vraies questions par des « réponses » qui ont pour effet et

² Je compte en parler dans le prochain numéro de « Libre ».

fonction d'arrêter net le mouvement de la réflexion, et d'éteindre la critique politique et révolutionnaire du totalitarisme d'une part, dit marxisme d'autre part. Elle ne pose pas la question : quelle politique ? Elle affirme que la politique c'est le Mal. Elle ne pose pas la question du langage, elle dit (bêtement, dans le langage) tout langage et tout discours sont du Maître. Elle ne demande pas : quel savoir, de qui, pour qui, pour quoi faire ? Elle dit : le savoir, c'est le pouvoir. Elle condamne l'idée d'un savoir absolu — et elle la réaffirme, deux fois plutôt qu'une. Car de savoir absolu elle en possède un : c'est la pérennité de l'aliénation, de l'oppression, de l'État. (D'où et comment le sait-elle ? Elle ne le sait pas : elle l'a décidé.) Et, aussi, elle l'impute de mille et une façons au « Maître » : - « Qui dit pouvoir total... dit savoir total. » (Bernard-Henri Lévy). Elle ne se demande pas si un pouvoir et un savoir total peuvent jamais être autre chose qu'un phantasme. Elle accrédite ainsi à nouveau le mythe (du pur Foucault) d'un pouvoir omniscient et omnipotent.

Or ce mythe est évidemment ce que le pouvoir voudrait que les asservis croient. (Omniscience et omnipotence que Foucault ne place pas chez des individus mais dans cette mystérieuse entité : le « pouvoir » — ou « les pouvoirs », ou les « réseaux de pouVoirs ». Il y a donc, pour Foucault, dans l'histoire une instance impersonnelle de rationalité absolue. Hegel dépassé ? Rions plutôt.) Elle se donne un point de vue souverain d'où elle survole quelques millénaires d'histoire pour en sortir cette trouvaille : l'histoire n'a jamais été que pouvoir du pouvoir, maîtrise du maître, son état c'est l'État. Escamotés, le conflit actif qui déchire les sociétés « historiques » au sens étroit depuis qu'elles existent, leur contestation interne, la mise en question de l'imaginaire institué ; les sociétés sans État ; la naissance de l'État dans l'histoire. Impensables, la différence entre la monarchie asiatique, Athènes et Rome, le Saint-Empire, les républiques parlementaires, le totalitarisme moderne. Qu'est-ce qui donne donc la possibilité à Bernard-Henri Lévy de parler et de publier par exemple ? Comment se fait-il qu'il peut faire du marketing de « philosophie », au lieu d'être huitième parfumeur dans le harem d'un sultan — ce qui serait peut-être davantage dans « ordre des choses » ?

La nouvelle vague des divertisseurs ne se demande pas : comment le totalitarisme s'engendre-t-il effectivement ? En pillant sans vergogne ce que nous sommes quelques-uns à avoir élaboré depuis trente ans, elle y prélève en hâte quelques éléments dont elle déforme le sens pour affirmer : le totalitarisme c'est Marx, c'est Hegel, c'est Fichte, c'est Platon. Elle ne comprend ni ce que penser veut dire ni le rapport insondable qu'entretiennent pensée et réalité historiques. Détournant la critique de Marx que nous ayons faite dans une perspective politique, praxique, révolutionnaire — critique qui dégageait précisément l'héritage capitaliste, occidental, métaphysique dont Marx était resté prisonnier, donc : ce qui chez Marx restait en deçà d'une visée révolutionnaire³ —, elle essaie d'en tirer cette conclusion absurde : c'est précisément en tant que révolutionnaire que Marx aurait engendré le Goulag. Mais d'où donc tirions-nous la possibilité d'une critique Révolutionnaire (ou même quelconque) de Marx ? Qu'est-ce qui nous a permis de dire tout cela — le « système », le « rationalisme », « économie », les « lois de l'histoire » — est, chez Marx, la rémanence de l'univers capitaliste ? Est-ce parce que nous prenions sur l'histoire occidentale le point de Vue de Dieu ou des Yanoama — ou bien parce que cette même

³ Voir « Prolétariat et Organisation », « Socialisme ou Barbarie » n° 27 (1959), maintenant dans « L'Expérience du mouvement ouvrier », vol. II (10/18, 1974), et « Marxisme et Théorie révolutionnaire », « Socialisme ou Barbarie » nos 36 à 40 (1964- 1965), maintenant dans « L'Institution imaginaire de la société » (Le Seuil, 1975).

histoire engendre une contestation interne incessante, qui, loin d'être simple résistance », a produit une visée et un projet de transformation radicale de l'institution de la société, et continue de les produire ?

Le mouvement ouvrier est amplement antérieur à Marx, et n'avait rien à faire de Fichte ou de Hegel. C'est Glucksmann qui reste désespérément un petit maître penseur en réduisant le projet révolutionnaire — un mouvement effectif qui dure depuis deux siècles — à quelques écrits datés et signés de philosophes. Et le mouvement continue lorsque les nouveaux divertisseurs juraient, pour la plupart, par Althusser ou par Mao, les Noirs, les femmes, les jeunes étaient déjà en mouvement. Lorsque la question posée est : non pas comment « remplacer le marxisme » mais comment créer une nouvelle relation entre le penser et le faire, comment élucider en fonction d'un projet pratique sans retomber ni dans le système ni dans le n'importe quoi, ils se réfugient dans une petite spéculation dogmatique, une série d'assertions pures et simples, qui n'est que le système du pauvre. Comme il y a un métier de plombier, il y a un métier de l'intellectuel ; ceux-ci -massacrent les auteurs (il y a dans Glucksmann des bourdes de première grandeur sur Marx, Freud et Cantor) et parlent à tort et à travers (lorsque Lévy affirme que « l'État totalitaire ce n'est pas les policiers mais les savants au pouvoir », il fait œuvre de mystificateur politique ; mais évidemment, si les Brejnev sont « savants », les Lévy peuvent être « philosophes »). Et d'où parlent-ils ? Glucksmann n'est pas un ancien zek ; et je doute que les zeks en aient après Fichte. Certes, mais il faut les éclairer. Les éclairer ? Vous voulez dire les maîtriser ? Quant à Lévy, la réponse est claire : il parle de partout et de nulle part. En tant qu'individu, il n'existe pas, dit-il, il est simplement façonné de part en part par le Maître — dont il utilise du reste le langage qui ne permet, dit-il, de dire rien qui ne soit du Maître. Mais, par ailleurs, il connaît le Bien et le Mal. Littéral. On ne sait pas quel fut le Serpent de cette Ève. (Clavel, peut-être ?)

Compilation, détournement et déformation des idées des autres, abondamment cités lorsqu'ils sont « fashionables », tus (ou cités « à côté » : procédé qui se propage) lorsqu'ils ne le sont pas. Dans l'accélération de l'histoire, la nouvelle vague des divertisseurs fait franchir un nouveau cran à l'irresponsabilité, à l'imposture et aux opérations publicitaires. Pour le reste, elle accomplit bien sa fonction. Ces clowneries ne dérangeront pas la « gauche » officielle : elles ne peuvent que la conforter et la rassurer. Le P.C. ou le C.E.R.E.S. trouveront facilement un jeune agrégé pour montrer sans peine l'inconsistance et la pauvreté de Lévy, Glucksmann, Lardreau, Jambet, etc., et, par là même, noyer beaucoup plus facilement le poisson. L'opération « nouvelle philosophie » joue en plein dans les intérêts des appareils vous voyez bien la qualité de ceux qui nous critiquent. La diversion — le decoy — aura bien fonctionné.

Sartre et les sourds

André Gorz

Concernant Sartre, je relève dans l'article de Cornelius Castoriadis, publié dans « le Nouvel Observateur » du 20 juin, un ensemble d'affirmations qu'il est impossible de laisser passer.

1 - « Dans la première phase de l'après-guerre, la scène est remplie par Sartre », écrit Castoriadis. Sartre, affirme-t-il, n'aurait parlé à cette époque ni de stalinisme, ni de la guerre froide, ni d'aucun des « problèmes réels » mais aurait fait diversion à la perception de ceux-ci.

Eh bien, Castoriadis, relisez donc « Qu'est-ce que la littérature ? » (1976), « Matérialisme et Révolution » et les textes de l'époque du R.D.R. Vous constaterez que, sur une scène occupée par les staliniens d'une part, les pro-Américains de l'autre, Sartre rejette, avec la même férocité, les deux camps antagonistes et est couvert de boue par les deux : le camp bourgeois le traite de coprophage ; les staliniens, en 1951, le qualifient de « vipère lubrique » et d'« hyène dactylographe ». Sa revue, « les Temps modernes », est seule à soulever tous les « problèmes réels » durant ses cent premiers numéros.

2 - « Que dit Sartre ?, poursuit Castoriadis. A partir de 1952, il fournit au stalinisme, y compris à l'écrasement de la révolution hongroise, une justification (non marxiste). » Je ne sais, Castoriadis, si, à vos yeux, une « justification marxiste » eût été possible ou préférable, et je m'interroge sur le sens de votre parenthèse. Le fait est que, après avoir pris le parti, en 1953, du camp anti-américain, Sartre condamne l'intervention soviétique en Hongrie dans un long article des « Temps modernes » (« L'Ombre de Staline ») qui marque sa rupture avec le P.C.F. et le P.C.U.S.

3 - « Puis, lorsque l'inadéquation et l'insuffisance du marxisme deviennent flagrantes, poursuit Castoriadis, Sartre « découvre » le marxisme et, s'aidant d'un « Que sais-je ? » d'économie, veut en fabriquer une nouvelle version. » Ici, Castoriadis, vous êtes libre de votre jugement. Mais, si j'étais à la fois psychanalyste et théoricien socialiste révolutionnaire, je m'interrogerais avec inquiétude sur la propension constante des psychanalystes et théoriciens révolutionnaires à désirer si fort le monopole de la « pensée juste » que même un Castoriadis en devient incapable de reconnaître dans la « Critique de la raison dialectique » (de Sartre, 1960) les fondements d'une théorie de l'aliénation (et de la liquidation collective de celle-ci) dont on a précisément besoin pour sortir de l'économisme, du dogmatisme, du scientisme et du structuralo-marxisme, et débarrasser le terrain de ce malencontreux « concept forgé à la hâte » (Sartre) qu'est la « dictature du prolétariat ».

4 - « Puis encore, à peine marxiste, Sartre devient « tiers-mondiste », continue Castoriadis, escamotant ainsi le problème social et politique des pays ex-coloniaux. » Et voilà : à une époque où la gauche française, P.C.F. en tête, incitait les colonies françaises à attendre sagement que la France fit sa révolution socialiste et leur octroyât magnanimement une autonomie interne, à cette époque (la seconde moitié des années 1950), Sartre faisait de la lutte anti-impérialiste, en Algérie d'abord, au Viêt-nam ensuite, un levier qui, à, ses yeux, devait exercer ses effets disruptifs jusqu'au sein des métropoles capitalistes.

Vous, Castoriadis, ne trouvez chez Sartre « pas une seule phrase » (vous soulignez ces mots) qui, « de près ou de loin », permette de comprendre le « *movement* » américain, les mouvements étudiants en Europe, Mai 68 enfin. Il vous manque donc d'avoir été aux Etats-Unis pour y ressentir l'influence déterminante de ce que vous appelez avec mépris le « tiers-mondisme » de Sartre sur le « mouvement » américain ; il vous manque d'avoir côtoyé, à Berlin et à Paris, les étudiants pour lesquels le Viêt-nam, le « Che », la lutte anti-impérialiste étaient alors des références cardinales il vous manque d'avoir été parmi les étudiants qui, en Mai 68, ont porté Sartre en triomphe dans le grand amphi de la Sorbonne qui débordait de toute part.

Tout ce que vous dites d'autre part, Castoriadis, n'est pas faux, loin de là. Mais le bruit de la guillotine qui rythme vos affirmations et votre arrogant désir d'avoir raison tout seul et d'être seul à avoir raison sont insupportables. Ce que vous dit Glucksmann, c'est qu'il ne les supporte plus et qu'il y a diverses manières d'être « stalinien », diverses manières de se réclamer, contre les hommes, dépositaire d'une « vérité révélée » : toutes mènent au même résultat. Sur ce point, au moins, je suis d'accord avec Glucksmann. J'aimerais que vous réfléchissiez à l'origine profonde de la surdité qui vous empêche d'entendre une vérité aussi sensible.

Réponse à André Gorz

Cornelius Castoriadis

QUI a eu tort et QUI a eu raison, au sens du nom propre ? Question sans intérêt. Qu'est-ce qui était vrai et qu'est-ce qui ne l'était pas ? Qu'est-ce qui rendait possible de le voir et qu'est-ce qui l'empêchait, dans les présupposés et les méthodes des uns et des autres ? A ces questions, nous ne pouvons pas renoncer, à moins de renoncer à penser et à apprendre⁴. Il ne faut pas récrire l'histoire. Surtout lorsque cette histoire continue. Car c'est en 1973 que Jean-Paul Sartre faisait à « Actuel » des déclarations équivalant à une justification par avance d'éventuels futurs procès de Moscou (je les ai citées et commentées dans « L'Expérience du mouvement ouvrier », vol. I, p. 248) : « La révolution implique la violence et l'existence d'un parti plus radical qui s'impose au détriment d'autres groupes plus conciliants. [...]. Il est inévitable que le parti révolutionnaire en vienne à frapper également certains de ses membres. » Qui donc est sourd, Gorz ? Et qui justifie d'avance, les guillotines ?

J'ai pris soin d'indiquer que je parlais du Sartre d'après 1952. Mais j'aurais pu tout aussi bien parler du Sartre d'avant 1952. Relisez-donc « Qu'est-ce que la littérature ? », avec vos yeux d'aujourd'hui, et vous verrez que les postulats sont les mêmes : l'U.R.S.S. est un « pays socialiste », sa « sauvegarde » est hors de discussion, la révolution y est « en panne », l'« encerclement » explique tout, le P.C.F. est critiqué parce que les « moyens » qu'il utilise sont contraires à la « fin poursuivie... l'abolition d'un régime d'oppression » (« les Temps

⁴ Voir, dans notre dernier numéro, l'article intitulé « Sartre et les Sourds », dans lequel André Gorz, codirecteur des « Temps modernes », répliquait aux attaques portées contre Jean-Paul Sartre par Cornelius Castoriadis dans sa « tribune », parue, dans notre numéro du 20 juin, sous le titre « les Divertisseurs ».

modernes » no 22, p. 108). « Nous savons qu'en Russie l'ouvrier discute avec l'auteur lui-même et qu'une nouvelle relation du public avec l'auteur est apparue là-bas » (ib. p. 85). Sartre savait cela en 1947 ! Et c'est un écrivain !

La justification non marxiste du stalinisme par Sartre prend tout son sel lorsqu'il proclame, quelques années plus tard et sans crier gare, que le marxisme est « l'indépassable philosophie de notre temps ». Il inaugurerait ainsi ce qui est devenu de plus en plus le style de l'époque je dis aujourd'hui blanc, demain noir, et, si vous le relevez ou si vous osez me demander pourquoi et comment, vous êtes un censeur, un terroriste, un nostalgique de la guillotine.

On relira avec profit la « Réponse à Naville » (mars 1956), on méditera sur la radicalité révolutionnaire et l'audacieux réalisme de ces phrases « Comment ne voit-il pas [Naville] que l'évolution de l'U.R.S.S. s'accomplit avec et par la totalité de l'appareil d'Etat ? Comment la progression savante des déclarations et des mesures prises ne lui montre-t-elle pas qu'il s'agit d'une opération complexe dont les dirigeants ont pris la direction dès la mort de Staline ? [...] Ce plan d'action est appliqué très habilement par étapes et chaque étape est aménagée de manière à porter en elle-même l'annonce de la prochaine. [...] Les dirigeants entraînent la masse, lui révèlent un avenir neuf et un nouvel espoir. » Tout Sartre « politique » est là : le « Café du Commerce » sur la planète Mars. Mais quelle est donc cette mentalité qui ne peut se fixer que sur les dirigeants ? Et que signifie son relatif écho ?

Il faut croire que cette habile préparation des étapes comportait quand même des ratés, puisque quelques semaines plus tard c'était Poznan, puis l'Octobre polonais et la révolution hongroise. Sartre écrit alors « Le Fantôme de Staline ». Libre à ceux qui veulent en rester au niveau superficiel et manifeste de se contenter de la « condamnation » de l'intervention soviétique. Claude Lefort avait minutieusement montré à l'époque (« la Méthode des intellectuels dits progressistes », dans « Socialisme ou Barbarie » no 23, janvier 1958 — repris dans « Eléments d'une critique de la bureaucratie », pp. 260-284) que ce texte tortueux cachait une justification subtile dont l'axe était l'idée du « glissement à droite » de la révolution après le 23 octobre — soit alors précisément que les conseils ouvriers commençaient à se former. « [...] Vous prétendez avoir sauvé le socialisme : oui, le 4 novembre. Ou, du moins, cela peut se discuter... » Et cette perle — du Sartre condensé à 100 % : « Du coup, les masses, après avoir voulu la liberté au sein du régime, réclament celle de se donner le régime qui leur plaît. [A la ligne, puis :] Donc, il est exact que l'insurrection tournait à droite » (« les Temps modernes » nos 129-131, p. 617). Tout à fait d'accord avec vous, Gorz « Il y a diverses manières d'être stalinien, diverses manières de se réclamer, contre les hommes, dépositaire d'une vérité révélée. » Par exemple : oser dire que, si les masses réclament la liberté de se donner le régime qui leur plaît, cela signe le « tournant à droite ».

La spécificité de Fanon, et ce que Sartre en soulignait dans sa Préface « aux « Damnés de la terre », n'était évidemment pas la lutte anti-impérialiste mais le messianisme tiers-mondiste et l'effacement virtuel de la problématique politique et sociale, là-bas comme ici. Ne serait-il pas temps de se demander qu'est-ce qui se passe en Chine et en Algérie, en Guinée et à Cuba, au Viêt-nam et au Cambodge ? Et où en sont ceux à qui l'on a fait croire que la lutte contre leur propre impérialisme exigeait l'abandon de toute attitude critique quant à ce qui se passait dans les pays ex-coloniaux ?

Il est concevable, comme l'écrit Gorz, que mon incapacité de « reconnaître dans "la Critique de la raison dialectique" les fondements d'une théorie de l'aliénation » provienne d'une « surdité » ou d'un « désir de monopole ». Une autre hypothèse, toutefois, ne saurait, en toute rigueur scientifique, être écartée : celle que ce livre ne contient pas les fondements d'une telle théorie ni de quoi que ce soit d'autre.